

Séminaire de Charles Melman et Patrick Guyomard

Le symptôme de Lacan

Mardi 09 novembre 2021

ChM. — Tout d'abord je veux remercier Patrick Guyomard qui est parmi nous aujourd'hui.

Au fond - je vais tout de suite au fond - au fond, Jung n'avait pas forcément tort. Évidemment Jung ne nous intéresse plus mais c'est quand même passionnant. Il n'avait pas forcément tort en disant que son inconscient à lui n'était pas fichu de la même façon que celui de Freud. Ce qui veut donc dire qu'ils étaient conduits à des constructions différentes concernant l'appareil psychique. Ils n'étaient pas construits de la même façon car, disait-il, cette instance paternelle interne à l'inconscient de Freud lui était propre à lui, Freud, et que pour lui, Jung, ce n'était pas le cas. On ne saurait assez vous conseiller de lire son autobiographie.

Ceci étant c'est avec beaucoup de plaisir et d'intérêt que je suis là à côté de Patrick Guyomard qui a accepté tout de suite et avec semble-t-il intérêt que nous prenions ce thème. Peut-être bien après tout dans sa formulation très précise : **Le symptôme de Lacan**. Le symptôme de Lacan si l'on admet que ce qui fait parler chacun d'entre nous, quel que soit le lit la table ou l'estrade où il se situe, c'est son inconscient et donc son symptôme ; eh bien que nous voyons au cours de cette année avec Patrick Guyomard, que nous tâchions de préciser ce qu'il en était du symptôme de Lacan et qui était indissociable de la construction qu'il a pu faire et proposer de l'appareil psychique.

Je me permets avant de passer la parole à Patrick de faire remarquer que Lacan régulièrement quand il parle de l'inconscient le spécifie, il dit « *l'inconscient freudien* ». Ah bon ? Ce n'est donc pas une valeur permanente, universelle, l'inconscient freudien, celui qui a fait parler Freud et permis la naissance de la

psychanalyse, et qui ouvre bien sur la question : comment l'inconscient lacanien s'en est-il débrouillé et qu'est-ce qu'il a cherché du même coup à nous faire entendre ? Patrick, à toi.

P.G. — Merci beaucoup, Charles, et bonjour à vous.

C'est vrai que quand tu m'as proposé que nous engagions ce travail ensemble, j'ai accepté sans hésitation. Je dois dire que j'en ai moi-même été surpris, non pas que je n'ai pas du plaisir à être ici ce soir à côté de toi, mais je me suis dit : qu'est-ce qui me prend de me heurter à ça, de m'affronter à ça ?

Il y a deux raisons évidentes que je tiens à préciser : c'est un plaisir de répondre à l'invitation de Charles, au fond ce qui était évident dans sa proposition c'était à la fois qu'il me la fasse, et aussi la question, la question du **symptôme de Lacan**, je ne l'aurais pas exactement formulée comme ça, mais était pour moi une question évidente à laquelle j'avais envie de me confronter sans savoir très bien comment et dans quelle condition le faire. Je ne l'aurais sûrement pas affrontée de façon aussi rapide sans ton invitation. Je crois que c'est une question, étant donné la façon dont je veux l'aborder, qui ne peut que se situer d'une façon ou d'une autre dans un transfert. Elle ne relève pas d'un savoir mais d'une transmission.

On peut l'aborder de deux façons : on peut dire ce qu'on en pense, ce que Lacan a dit de son désir, de ce qui le faisait parler, Freud en a dit quelque chose, Lacan aussi, j'en parlerai tout à l'heure, mais comment entendre ce qu'il a dit ? Et surtout en faire quelque chose aujourd'hui pour nous, pour nous psychanalystes, sans se situer automatiquement dans une transmission de savoir, non pas que cette transmission de savoir serait déplacée ou à priori sans intérêt, mais elle passerait largement à côté de ce dont il s'agit c'est-à-dire une transmission de la psychanalyse, une affaire d'inconscient.

Impossible d'aborder cette question sans me référer, me rappeler de ce qu'a pu être mon analyse avec Lacan, un certain nombre de souvenirs, sans y inclure

volontairement mon transfert c'est-à-dire mon propre rapport à mon inconscient pour parler comme faisait Lacan et donc quelque chose que je peux difficilement ne pas risquer à appeler mon propre symptôme.

J'espère que vous entendez bien qu'il ne s'agit pas de mettre comme ça en avant un ego mais je pense que cette question telle qu'elle a été posée et telle que Charles l'a abordée en psychanalyste et très légitimement elle engage le symptôme de chacun. Exactement comme la transmission de la psychanalyse engage le symptôme et donc l'inconscient de chacun.

Donc c'est comme ça que je vais l'aborder, non sans risque, pas moyen de faire autrement, mais avec un certain désir et j'espère un certain nombre d'éclaircissements.

Cette question, Lacan l'a abordée sous un autre nom, avec Freud, sous le nom du désir du psychanalyste, en s'interrogeant sur le désir de Freud, et en disant à certains moments que la psychanalyse était appendue, suspendue au désir de Freud. Ça n'a rien d'étonnant même si ça a pu surprendre quand Lacan l'a dit si fermement, mais ça montrait bien que la psychanalyse n'était pas simplement une affaire de savoir mais que sa transmission, son efficace, et l'implication de l'inconscient dans la psychanalyse était et restait une affaire de désir.

Il n'en a pas pour autant fait la psychologie de Freud, encore moins la psychobiographie, sûrement pas, mais à travers certains éléments que Freud posait, l'Œdipe en particulier mais ce n'est pas le seul, il s'est interrogé sur ce que cherchait Freud, ce que Freud y avait engagé de son inconscient et ce qui nous en était transmis.

Je souhaiterais pour ma part, et Charles a déjà commencé à le faire à sa façon, aborder le symptôme de Lacan par le même biais, comme je le disais tout à l'heure pas par le biais d'un savoir. Lacan avec justesse et humour disait que Joyce avait donné du travail pour des siècles à des universitaires en effet ça commence, Lacan aussi, certains universitaires et certaines écoles de psychanalyse se sont lancés

dans un travail totalement universitaire sur l'œuvre de Lacan. Je ne considère pas du tout que ce travail soit sans intérêt. C'est la raison pour laquelle je suis resté à l'Université où j'ai enseigné Lacan pendant de longues années ; je pensais que le travail qui se faisait à l'Université faisait partie de la transmission de la psychanalyse et que Lacan pour sa part dans la création du département de psychanalyse dont j'ai fait partie depuis le début, le souhaitait. Mais ce n'était pas pour que la psychanalyse devienne une affaire universitaire ni que l'université s'en empare. C'était je pense pour y inscrire quelque chose, après tout l'Université est un lieu d'écriture, d'archive, un dépôt qu'on reprendra ou qu'on ne reprendra pas, mais aussi pour laisser le champ libre aux sociétés de psychanalyse à commencer par la sienne, pour qu'on y fasse de la psychanalyse et que ce ne soit pas une annexe de l'Université.

Donc la première question que je me suis posé c'était : sur quoi peut-on s'appuyer dans l'œuvre de Lacan, dans la position de Lacan, pour essayer de dégager quelque chose qu'on puisse nommer symptôme, symptôme de Lacan, qui engage son inconscient et dont effectivement on puisse se réclamer ?

J'ai trouvé un certain nombre d'éléments de réponse, d'éléments de réflexion, je vais plutôt commencer par là parce qu'en effet Lacan bien qu'il ait été extrêmement discret – très différemment de Freud – sur son analyse sa biographie, ses liens, sa famille, a fini par donner – je les ai plutôt trouvés dans les derniers séminaires – des éléments, des clefs qui permettent de penser que c'est quelque chose que Lacan a voulu transmettre de son désir, de son inconscient en relation avec quoi ? Avec son enseignement bien sûr mais aussi avec sa passion de la transmission. Il y a chez Lacan une passion de la transmission, une nécessité de faire séminaire qui ne l'a jamais quitté jusqu'à la fin et qui me semble tout à fait voisine de ce qu'a pu être pour Joyce la nécessité d'écrire.

Lacan s'est interrogé sur cette nécessité jusqu'à dire – je pensais vous parler de ça à la fin de mon exposé mais je le pose au début - qu'il se demandait ce qui l'avait poussé à faire ses séminaires. Il dit : c'est mon surmoi, tout en disant qu'il

n'a jamais fait de séminaire sur le surmoi. Ce qui est vrai, ça ne veut pas dire qu'il n'en ait jamais parlé. Il reconnaît que sa rage, sa passion, sa détermination relèvent de ce qu'il a appelé, lui, son surmoi. Surmoi, c'est un peu plus que le désir, c'est pourquoi j'ai employé le terme de nécessité.

Comment essayer de mieux attraper cette question du symptôme de Lacan ?

J'ai choisi – enfin c'est venu comme ça au moins pour ce soir – de vous faire part de ce que j'ai pu trouver des rapports entre Lacan et Joyce, des comparaisons, des relations, dans la mesure où à la fois Lacan dit qu'il a trouvé chez James Joyce des questions qu'il se posait mais qu'il n'arrivait pas à formuler, que Joyce l'a devancé dans son œuvre aussi dans son rapport à son écriture et dans son chemin, et paradoxalement c'est presque dans les commentaires que fait Lacan de cette œuvre qu'il est, directement ou indirectement, le plus autobiographique.

Je vais vous en donner un exemple, prenez-le comme il faut le prendre, mais dans la première conférence qu'il a fait sur Joyce, avant le séminaire sur *Le sinthome*, il commence en disant : A Stanislas j'étais dans un milieu religieux, qu'il compare à l'univers de Joyce qui, lui, était chez les Jésuites. Stanislas est bien connu ce n'est pas du tout un collègue de Jésuites, c'est tout à fait autre chose je me suis dit ; Pourquoi raconte-t-il cela ?

Il se trouve que Stanislas était le nom du frère de Joyce auquel Joyce n'a pas cessé d'écrire. Faites-moi le crédit que je ne suis pas en train de faire de la psychobiographie, mais qu'il y a là quelque chose de surprenant qui se légitime, comme si Lacan se reconnaissait une fraternité, au sens propre et au sens figuré, avec Joyce, et ça tout de suite. C'est la première phrase de la première conférence de Lacan sur Joyce qui s'amorce sur une reconnaissance de fraternité, comme on dit une reconnaissance de dette. Cette fraternité, avec des aspects critiques, différents, etc. ne le quitte pas. On a l'impression que Lacan s'y retrouve très bien, trop bien, que sa passion pour Joyce a peu ou pas de limite, et aussi pour le sinthome, sauf qu'au dernier moment il s'en différencie.

Je me suis demandé en réfléchissant après coup comment pourrait-on nommer le symptôme de Lacan ? La psychanalyse ? C'est trop facile et qu'est-ce que ça veut dire ? Quelque chose qui l'a accroché ? Son analyse en tout cas. Est-ce qu'on peut dire que la psychanalyse serait le sinthome de Lacan ? Ce n'est pas complètement faux. Vous verrez tout à l'heure, à une réserve près, et de taille, mais il y a quelque chose qui est très proche et très différent : Joyce a disparu dans son œuvre il s'est voulu immortel – je vous en lirai un passage tout à l'heure – il a voulu atteindre l'immortalité de l'écrivain, présent et séparé dans son œuvre.

Lacan accompagne très brillamment Joyce, plus avec le *Portrait de l'artiste en jeune homme* qu'avec d'autres œuvres à mon avis, mais très clairement à propos de *Finnegan's wake* il s'en écarte, il fait un pas de côté qui préserve quoi ? Ça préserve la question qu'évoquait Charles au début du séminaire de ce soir, la question de l'inconscient. Quand, dans cette première conférence Lacan dit de Joyce qu'il est « *désabonné de l'inconscient* », je ne sais pas si vous l'avez lu et si ça vous a frappés, je me suis demandé ce que ça voulait dire ; ça veut dire c'est qu'il est ininterprétable. Dans *Finnegan's wake* si vous cherchez à interpréter le texte c'est impossible, difficile de dégager un signifiant, c'est fait pour décourager toute interprétation possible, donc il y a quelque chose qui s'absente d'une référence à l'inconscient, qui s'absente d'un « abonnement à l'inconscient » pour reprendre l'expression de Lacan et qui en somme se referme sur lui-même. On ne peut vraiment pas dire que Lacan, lui, se soit désabonné de l'inconscient. La question du rapport à l'inconscient se pose très clairement pour Lacan.

On pourrait dire, comme le soulignait Charles, que le symptôme de Lacan c'est l'inconscient. Si on le dit comme ça, c'est une platitude, notre symptôme à chacun mobilise l'inconscient et notre désir tel qu'il s'y inscrit, sauf que c'est un peu moins une platitude concernant Lacan, si on est attentif au fait qu'il n'a pas cessé de redéfinir l'inconscient depuis le début, qu'en somme sa passion était la question de l'inconscient, il a longuement insisté sur le fait qu'on fuyait l'inconscient, qu'on l'évitait, qu'on n'arrivait pas à le penser, que la question de

l'inconscient était toujours en rade, n'était toujours pas abordée. Dans un des textes que l'on trouve en 1967, après la fondation de l'École, trois textes très étonnants et très passionnants : « Raison d'un échec », « La psychanalyse et le principe de réalité » et puis « Le sujet supposé savoir », il commence un des textes en disant « *On est passé à côté de l'inconscient* ». C'est un effet rhétorique qui s'adresse, mais qui s'adresse un peu à lui-même, sans du tout une dimension d'auto-reproche, mais qui dit bien que c'était sa question, sa passion, et qu'il n'estime pas encore à cette époque-là en avoir élucidé la dimension et la portée. Il est resté je trouve plus dubitatif, ce n'est peut-être pas le mot juste, je dirais plus interdit, dans tous les sens du mot interdit, devant la question de l'inconscient, que Freud. Mais lui, il ne fallait pas qu'il soit interdit puisqu'il lui revenait de fonder la psychanalyse ; il fallait bien qu'il dise quelque chose qui soit communicable dans une communauté scientifique, qui soit clair et qui aboutisse à une reconnaissance. Il y avait chez Freud un mouvement très légitime de faire reconnaître l'inconscient et aussi un certain nombre de symptômes, qui est bien sûr le mouvement de Lacan mais après, avec Freud, c'est-à-dire dans un autre temps, dans une autre époque, dans une autre dimension, et peut-être repenser l'inconscient autrement.

Le symptôme de Lacan c'est bien en ce sens-là l'inconscient, jusque dans le titre d'un de ses séminaires : *L'insu que sait de l'une bévue*, ça pourrait être du Joyce, mais ça peut s'entendre et s'interpréter, ce qui n'est pas le cas de certains passages de *Finnegan's wake*, et c'est très étonnant parce que *l'insu que sait de l'une bévue*, le ratage, je vais dire un mot là-dessus, *s'aile à mourre*. En lacanien, si on entend les mots que Lacan utilise, en référence à la façon dont il les a lui-même utilisés fréquemment dans ses séminaires, c'est l'amour, c'est le hasard du transfert. Autrement dit pas de pensée et d'accès à l'inconscient sans transfert, ce qui me semble tout à fait correct et juste dans la question de l'inconscient, parce que ça rejoint la définition que Lacan a donné lui-même du transfert « *mise en acte de l'inconscient* » ; l'inconscient on ne le saisit que dans son mouvement de

battement, d'ouverture et de fermeture, que dans sa mise en acte, que dans un transfert et que, à certains moments – ça nous rapproche un peu plus de là où je veux en venir – quand Lacan s'interroge sur ce qu'on peut attendre d'un psychanalyste, il insiste beaucoup sur le fait que ce qu'on attend d'un psychanalyste c'est que quelque chose de l'ouverture de l'inconscient soit maintenu, qu'il porte l'inconscient. Que par son acte, il maintienne l'ouverture de l'inconscient. C'est-à-dire que comme psychanalystes, nous ce soir, nous serions responsables de l'inconscient, mais pas simplement du concept, ça, c'est l'université qui s'en charge, on peut dire que le concept d'inconscient tel qu'il est enseigné fait partie de la culture.

Mais en ce qui concerne la vie de l'inconscient, l'énonciation de l'inconscient, son aspect vivant, c'est nous psychanalystes qui en sommes responsables, et notre pratique aussi, elle a ça comme enjeu au niveau d'une parole c'est-à-dire d'une vérité.

Quand il aborde Joyce, mais déjà bien avant, Lacan utilise beaucoup la distinction entre savoir et vérité ; c'est à la fois clair et pas toujours très facile, en tout cas c'est mon point de vue, mais on voit bien que ce qu'il met du côté du savoir c'est peut-être le savoir de l'inconscient, mais aussi ce qui peut se transmettre ou s'enseigner ; ce qu'il met du côté de la vérité c'est la parole et l'ouverture de l'inconscient. Si la vérité est mi-dite c'est parce qu'elle n'existe que dite et entendue. L'inconscient, il se lit, il écrit, c'est dans d'autres références que la question de l'inconscient vient effectivement à Lacan.

À propos de cette question de l'inconscient et de la responsabilité que Lacan rappelle d'une façon très claire en somme qui indique qu'il y a une tresse entre sa nécessité, j'emploie exprès le mot de nécessité, jusqu'à la fin de sa vie, jusqu'à ce qu'il soit muet, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus parler, il n'a pas pu faire autrement que de continuer à parler au séminaire, et sa nécessité de soutenir par l'acte de son séminaire pas simplement la question de l'inconscient mais l'inconscient tout court ; il disait lui-même qu'il se présentait comme analysant et que, de ce fait il

soutenait que l'inconscient ne pouvait être soutenu qu'en référence à un acte, et c'était pour lui la raison de cet acte.

Ces remarques nous conduisent à un autre type de remarques que je présente comme préliminaires mais vous entendez bien que nous sommes déjà dans la question.

À propos de l'inconscient permettez-moi de vous rappeler que parmi les définitions que Lacan donne de l'inconscient, elles sont extrêmement diverses. Ça ne veut pas dire qu'il y en ait qui soient justes et d'autres fausses, ce n'est pas comme ça que pour ma part je dirais les choses, puisqu'elles sont articulées à la dynamique même de la pensée de Lacan mais on entend bien qu'il y a une différence énorme entre la première définition qu'on trouve dans « Fonction et champ de la parole et du langage » où « *L'inconscient est ce qui permet de rétablir la continuité du discours* », il y a du discontinu, il y a des trous, pour reprendre un signifiant de Lacan qui sera appelé à une certaine fortune comme on dit, il y a des trous, et l'inconscient y vient pour remplir ces trous, pas forcément les boucher. Autrement dit y a de quoi remplir les trous.

Plus tard dans l'article sur l'inconscient, il en donne une définition tout à fait autre, il se centre sur ce point qu' « *Entre le sujet et l'Autre l'inconscient est coupure en acte* ». C'est tout à fait différent, ça a une autre portée, c'est un autre registre puisqu'en somme ce qu'on entend dans cette définition parce qu'il y a des mots de Lacan qui ne sont pas des définitions, là ce qui vient, c'est la question de l'Autre, du grand Autre, et la question de la coupure.

Cette question du grand Autre, en préparant ce que j'allais dire ce soir, je me disais que c'était peut-être un autre nom du symptôme de Lacan, le grand Autre. Après tout Lacan ayant écrit les Noms-du-père, on va pas chercher un nom pour le symptôme qui va transformer le symptôme dans le père de Lacan, ce n'est pas possible. On est autorisé à en chercher plusieurs, on va voir comment on peut les articuler ; mais je pense qu'en effet la question du grand Autre est un symptôme

de Lacan ou se pose avec Lacan comme symptôme c'est-à-dire son inconscient et son désir.

Il y a deux courants dans la réflexion de Lacan sur le grand Autre et c'est étonnant que ce soit, à ma connaissance, à propos de Joyce que ces courants se distinguent de plus en plus. Il y a un courant très classique qui tourne autour de S de A barré, *Y a pas d'autre de l'Autre, l'Autre n'existe pas, il n'y a pas de métalangage*, et la tâche de la psychanalyse est de vider ce grand Autre auquel pourtant on ne peut pas ne pas se référer. Ça aussi c'est surprenant, dire que « *l'inconscient c'est le discours de l'Autre* » c'est une des formules de Lacan, c'est dire que pour lui il n'était pas possible de penser l'inconscient sans poser la question de l'Autre.

L'Un et l'Autre étant articulés par cette question de discours c'est-à-dire que : l'inconscient c'est le discours de l'Autre, c'est une phrase qu'on ne peut pas entendre sans que ça fasse consister le grand Autre, mais de quelle consistance, puisqu'il n'existe pas et qu'il n'y a pas de métalangage ? Dans ce mouvement surtout à partir des années 70 on entend Lacan vider de tout contenu le grand Autre : coupure, rien, pur néant, manque, etc. et en même temps ne pas le lâcher, jusqu'à faire du grand Autre un lieu d'énonciation, un référent d'énonciation, c'est-à-dire articuler la question de qui parle, et la question du dire à la question du grand Autre, surtout pas pour dire que c'est le grand Autre qui parle, c'est le contraire, mais en laissant entendre que c'est pas très facile de poser la question de qui parle sans convoquer la question du grand Autre pas forcément pour l'ériger mais aussi peut-être pour le faire effectivement chuter.

Dernier point que je voulais évoquer dans cette présentation un peu élargie, avant d'en venir à quelque chose d'autre. C'est au fond l'insistance chez Lacan des termes : échec, ratage, faille, faute, réussite, bien sûr articulés à l'acte manqué et à la méprise. Si vous êtes un peu freudologue ou freudophile, vous remarquerez – je retrouve le titre du texte de Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir » qui se trouve dans le n°1 de *Scilicet* -- le terme de méprise est un terme de Freud que l'on trouve au milieu de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* dans un

chapitre qui s'appelle : méprise et erreur. Je crois me souvenir mais je ne l'ai pas vérifié que dans un de ses séminaires où il commente les actes manqués, Lacan très discrètement se réfère à ces textes. Donc méprise c'est un acte manqué. Y a-t-il là une espèce de thèse de fond ? une question de fond qui me semble être plus celle de Lacan que celle de Freud qui est en somme que si l'inconscient ne se livre de façon privilégiée que dans des actes manqués de natures diverses, dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* il y a aussi des gestes manqués c'est très amusant cette récollection de Freud, ça pose et instaure une sorte d'affinité entre la présence de l'inconscient et le ratage de quelque chose, ou la défaillance, la vacillation de quelque chose. Ça c'est incontestable.

Mais Lacan porte la question à un degré supérieur, il se demande est-ce qu'il faut que la psychanalyse réussisse ou qu'elle rate ? Si la psychanalyse réussit est-ce qu'elle ne va pas basculer dans le savoir et perdre en somme ce qui est sa seule raison, l'existence de l'inconscient ?

Faudrait-il que la psychanalyse rate ? Ce serait trop simple trop dialectique de dire : plus j'échoue plus je réussis, quelquefois on le présente comme ça. Enfin il y a un questionnement autour de la réussite de la psychanalyse je vais vous lire un texte dans un instant, dont on trouve des échos assez souvent chez Lacan autour d'expressions ou de formules du genre : j'ai échoué, j'ai raté, il y a des échecs, « Raison d'un échec », par exemple. Charles Melman dans la conférence précédente évoquait un certain nombre de souvenirs personnels, j'ai évidemment les miens avec nos différences d'inscription dans l'histoire de la psychanalyse mais parmi ces souvenirs personnels qui ne me laissaient pas tranquille, c'était la façon dont ce que Lacan soutenait au nom d'un échec, c'était peut-être seulement un impossible à dire, un impossible à transmettre, quelque chose qui relèverait de cette nécessité qui viendrait de l'impossible à écrire complètement ou à transmettre. Au nom de celà, l'université s'est présentée comme le lieu du possible. On allait enfin cesser de tourner en rond autour de ces impossibilités et on va les montrer aux étudiants, transmettre Lacan, tout ça devenait possible,

c'est-à-dire une méprise, c'est le cas de le dire, totale, sur la nature de l'inconscient, passé sous la table, et le poids inconscient, c'est le cas de le dire, de ce terme d'échec posé ou repris par Lacan. Il y a autour de ce point chez Lacan des phrases extrêmement claires.

Il y a donc chez Lacan une passion de l'impossible, comme si l'impossible était plus vrai que le possible, un mouvement aussi de forcer l'impossible dans le dire, dans la parole, dans les mots, dans les formules, quand les formules ne suffisaient plus, dans les nœuds, Lacan se transformait en artisan, en artiste des nœuds, quand on allait le voir et qu'il avait les nœuds sur sa table et qu'il les bricolait. Un affrontement constant, et en même temps l'affirmation salutaire d'un impossible, qui va un peu plus loin que ce que nous entendons par castration à mon avis. Bien sûr nous pouvons dire que la castration telle que la pose Lacan relève de l'impossible, et dans ce que l'impossible tient au réel, mot que je n'ai pas encore prononcé parce que je voulais une certaine réserve vis-à-vis de ce mot. Il y a quelque chose qui s'inscrit autour de l'impossible. Pourrait-on dire qu'il y a le désir de l'impossible ? Je n'irai pas jusque-là, ce serait trop boucler les choses, mais sûrement une espèce de passion de l'impossible.

L'impossible pour Lacan n'a pas du tout le même statut que l'impossible pour Freud. Je vais vous en donner deux exemples : ce que Lacan dit de la sexualité quand il en dénonce les impasses, il en parle avec ses mots, à sa façon on ne peut pas dire que ce questionnement ait été étranger à Freud. Exemple, dans un texte de Freud de 1910, il y a une phrase qui dit : « *Il y a quelque chose dans la nature de la pulsion sexuelle qui est rebelle à toute satisfaction* ». C'est extraordinaire chez Freud, qui a posé la pulsion sexuelle et posé la satisfaction. Donc il y a bien chez Freud, pour utiliser un signifiant de Lacan, une reconnaissance du non-rapport sexuel sous ce mode-là, sauf que ce n'est pas du tout la même chose quand Lacan, pour parler d'un peu la même chose que Freud mais pas tout à fait, emploie cette expression "*il n'y a pas de rapport sexuel*" puisque Lacan utilise le mot rapport avec toutes les surdéterminations qu'on doit y entendre alors que Freud,

lui, était plus dans le registre du plaisir et de la satisfaction puisque le texte de Freud se situe avant 1914.

Deuxième référence à propos de la même question de l'impossible : c'est très frappant, et vous trouverez ça je crois dans « La méprise du sujet savoir ». Là où Freud parle de *Malaise dans la civilisation* et décrit la façon de faire face à la violence, à l'agressivité - il y a quelque chose dans la civilisation qui fait qu'elle est son propre ennemi - dans une certaine perspective qui incluait aussi l'espoir que mettait Freud dans la psychanalyse, Lacan emploie un autre terme mais dans la phrase où il se réfère à *Malaise dans la civilisation* ce n'est pas du tout un mot qui sort d'ailleurs, c'est un mot qui témoigne du dialogue incessant, permanent entre Lacan et Freud. Le mot que Lacan emploie c'est : impasse, et je pense que si Lacan avait dû écrire quelque chose sur la civilisation, il aurait pu l'appeler les impasses de la civilisation ou de la culture, c'est pas du tout la même chose que de parler du malaise, et au fond c'est plus lacanien de parler de l'impasse puisque ça marque les impossibilités sous la forme d'une absence d'issue. Une impasse, c'est ça : y a pas d'issue, sauf que parler d'impasse, c'est parler de l'impossible, c'est parler d'autre chose. Il y a là quelque chose du symptôme de Lacan dans le sens positif du terme, parce qu'on peut prendre le symptôme pas du tout comme ce dont Lacan aurait dû être guéri, c'est au contraire ce qui l'a fait parler et c'est la valeur positive de l'énonciation de Lacan sur ce point.

Il y a donc une insistance très forte sur ce point-là autour de l'impossible. Et aussi comme je le disais tout à l'heure une valorisation de l'impossible comme s'il ne fallait surtout pas que la psychanalyse réussisse, il fallait qu'elle se préserve de sa réussite, qu'elle résiste à la tentation de réussir, d'autant plus qu'elle a un discours puissant qui peut parler de beaucoup de choses, mais qui évidemment rentrent dans le savoir tout de suite. De la même façon qu'une analyse doit continuer à s'interroger sur ce que serait sa réussite ou son échec, la psychanalyse doit continuer à s'interroger sur sa réussite ou son échec. Là aussi on voit une

différence d'accent entre ce que Freud appelait une castration et ce que Lacan appelle avec son mot à lui l'impossible.

À ce point de ce dialogue avec vous, je vais me référer à un certain nombre de textes de Lacan. J'ai un peu hésité, je me suis dit pourquoi est-ce que je parle de la position de Lacan sans m'appuyer sur des textes ou est-ce que de façon fragmentaire et précise je cite quand même certains textes de Lacan ? J'ai choisi de vous citer quelques textes, je pense que c'est plus honnête et plus convenable de lire devant vous de très brefs extraits, dont je vous indiquerai les références si vous le souhaitez dans un autre temps, mais je ne veux pas faire trop le professeur et citer à propos de chaque texte ses références.

Cette question du désir de Lacan, c'est pour ça que j'ai répondu à l'invitation de Charles, elle m'occupe depuis très longtemps. Ce que j'ai pu écrire sur Antigone bien entendu dans le malentendu, c'était évidemment une question sur le désir de Lacan, c'était une question sur la pureté de la psychanalyse, pour prendre ce mot-là, et tout ce que j'ai pu écrire vient des phrases qui terminent le Séminaire XI « *le désir de l'analyste n'est pas un désir pur* » et dans cette phrase qu'a eue Lacan à ce moment-là, rétroactivement j'y trouve une première incidence d'une position que Lacan a eue, et d'une nomination qu'il va répéter, qui est que le psychanalyste se tient sur le bord de quelque chose, sur le bord du trou, sur le bord de la pureté. Au fur et à mesure que la notion de bord devient un concept chez Lacan et qu'on se demande aussi bien à propos de la lettre qui fait littoral, donc elle est dans un bord, et aussi bien pour le psychanalyste c'est ce terme de bord qui vient, et dans des textes que je vous ai cités tout à l'heure on trouve la même position. L'analyste a à se situer sur un bord, sur le bord, pour ne pas tomber dans le trou et en même temps pour tenir un certain nombre de choses.

Quelques textes brièvement, à la fois pour donner des références et peut-être plus, je souhaiterais que ce soit pour prolonger ces questions.

Je prendrai principalement ces textes dans *La Troisième* qu'on trouve dans une Lettre de l'École freudienne, dans le Séminaire sur *Le sinthome* et dans la conférence que Lacan a faites sur Joyce avant le Séminaire.

Premier texte. Le moment où le père devient ce que Lacan appelle le père qui nomme, le père nommant, très bizarrement, au moment où on pense que Lacan écarte le nom du père, écarte le père originaire - le père de la horde il n'est jamais mort, on ne l'a jamais tué - écarte et critique le père de l'Œdipe en disant que l'Œdipe c'est un symptôme de Freud, une croyance de Freud, on pourrait penser que ce qui se pose et se pense autour de cette place du père comme origine et peut-être comme nomination, disparaît pour laisser la place à un vide de l'origine, thème évidemment tout à fait lacanien. Or après un certain temps revient cette expression « *le père qui nomme* ». le retour d'une parole, le retour d'une énonciation, et toute la dernière partie de l'enseignement de Lacan est profondément marquée par cette question du retour de l'énonciation que l'on avait pu, moi-même, les lecteurs de Lacan avaient pu entendre mise de côté.

Ce retour de l'énonciation vient au moins de deux façons ; d'une part autour du père qui nomme, Lacan a des phrases assez amusantes que je commenterai peut-être dans un autre séminaire, à propos de la Genèse, c'est le père qui nomme mais c'est Ève qui parle, c'est la femme qui parle et qui utilise le langage que le père a donné, ce qui fait qu'il y a aussi un virage autour de la position de la femme, mais à côté de ça il y a cette phrase tout à fait classique que l'on trouve dans l'Étourdit : « *Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend* »
Commentaire : qu'on dise, il y a du dire qui est oublié dans ce qui s'entend, la lettre ça se lit mais le signifiant ça s'entend. Il y a ce signifiant "qu'on dise" qui s'entend au lieu de l'Autre, et puis il y a un autre retour très étonnant, étonnant si on pense trop facilement qu'il y a des étapes dans la pensée de Lacan c'est-à-dire des théories qu'il pose puis qu'il abandonne et en somme qu'il y a un progrès significatif. Bien sûr c'est vrai pour certaines notions, la métaphore par exemple, mais très étonnamment il y a des énoncés, des définitions conceptuelles qui

reviennent de façon cyclique. Par exemple le rapport entre énoncé et énonciation, au point de resituer – là je parle de Lacan 1975/76 – de resituer toute la question de l'interprétation - il y en a plusieurs modèles, je n'aurai pas le temps de les citer - autour de la question de l'énonciation et de reprendre toute la question de l'énigme autour du rapport entre énoncé et énonciation.

Je reviens à mon texte pour un peu centrer les choses et être un peu moins bavard, le père comme nom et celui qui nomme ce n'est pas pareil. Il y a une autre façon d'appeler ce père qui nomme, ce nom du père, c'est ce qu'il convient d'appeler le sinthome et il ajoute « *c'est en tant que l'inconscient se noue au symptôme, qui est ce qu'il y a de singulier chez chaque individu* ». Là on a une définition, le nœud entre l'inconscient et le symptôme c'est-à-dire le quatrième rond qui fait tenir les trois autres, est ce qu'il y a de plus singulier, pas de plus personnel, de plus unique, peut-être de plus réel, chez chaque individu.

Donc c'est justement en tant que « l'inconscient se noue au symptôme qui est ce qu'il y a de plus singulier chez chaque individu » qu'on peut dire que Joyce, comme il est écrit quelque part, s'identifie à *l'individuel* en anglais, c'est-à-dire que la singularité de Joyce fait partie de ce que Lacan appelle le sinthome de Joyce, jusqu'au point où cette singularité, ce serait le cas de *Finnegan's wake*, tournerait en rond, ce serait une espèce de langage solipsiste qui ne renverrait plus à rien, qui serait ininterprétable et où le sujet serait « *désabonné de l'inconscient* » aurait disparu ; et, continue Lacan, « *Joyce est celui qui se privilégie d'avoir été au point extrême pour incarner en lui le symptôme* ». Le sinthome est une incarnation du symptôme c'est ce que ça a l'air de dire. Ce par quoi, là il s'agit de Joyce, « *il échappe à toute mort possible, de s'être réduit à une structure qui est celle de l'homme* ». Vous voyez bien, il y a le singulier, il y a la structure, il y a toute mort possible. Comment entendre ce toute mort possible ? Très clairement à propos de Joyce sa vie s'identifie à sa vie d'écrivain, il n'est plus que quelqu'un qui écrit et qui – qu'est-ce qu'il faut dire – meurt dans son œuvre, qui continue au

delà de sa mort, à être immortel, il disparaît, c'est ça le sinthome aussi. Je ne commente pas plus ce passage, j'y reviendrai peut-être une autre fois.

Autre définition du symptôme, je dis bien symptôme Vous voyez bien qu'il y a un lien entre sinthome et symptôme, et les textes que j'ai choisis s'articulent effectivement sur ce lien. Une autre définition du symptôme, aussi forte que problématique, c'est la question du réel, le nom de réel. Lacan dit bien qu'il a inventé le réel. Il dit que la seule chose qu'il ait inventée c'est l'objet *a*, c'est vrai, mais je pense qu'il a aussi inventé une définition du réel, le réel psychique pourrait-on dire, le réel dans sa référence à la vie psychique et à la parole, ce qui fait d'ailleurs une des difficultés de cette notion.

Donc ça c'est dans *La troisième*. « Le sens du symptôme » - peut-être le symptôme aurait-il un sens et le sinthome n'en aurait pas - « *Le sens du symptôme n'est pas celui dont on le nourrit pour sa prolifération* » c'est toute une réflexion clinico-théorique de Lacan auquel nous sommes souvent confrontés dans la clinique, en tout cas pour ma part je le suis, est-ce que l'interprétation au niveau du sens que nous pouvons faire à certains moments ne nourrit pas trop le symptôme, plus qu'elle ne l'interprète ? Ça pose la question qu'est-ce que c'est qu'interpréter ? cette question du sens nourricier est une question très importante pour Lacan, c'est ce qu'il reproche à la religion. Le triomphe de la religion c'est le triomphe du sens, donc du sens nourricier.

Difficile de faire en sorte que le besoin de sens, de la nourriture du sens largement donné par la religion, n'empêche d'entendre ce qu'il y a de réel dans le symptôme, c'est ça la pensée de Lacan. S'il dit que le symptôme c'est le réel, à ce moment-là ça ouvre la question de faire reconnaître le réel dans le symptôme, pas simplement le réel du symptôme, ça, ça peut tout à fait se dire, mais reconnaître le réel dans le symptôme. Sur cette question-là, Lacan a des formules que j'ai évoquées tout à l'heure.

« *Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel* », *l'avenir d'une illusion* disait Freud, l'avenir du réel aurait pu dire Lacan, mais l'avenir du réel pour autant que

Lacan a inventé cette catégorie, c'est,-à-dire une catégorie qui permet de donner un statut à l'impossible et aussi au nécessaire. « *Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel, donc, comme je l'ai dit à la conférence de presse, de la réussite de la psychanalyse* ».

C'est quoi la réussite de la psychanalyse ? Qu'est-ce qu'on entend par réussite de la psychanalyse ? Tordre le cou au réel ? ou avoir la bonne interprétation au niveau du sens ? « *Ce qu'on lui demande à la psychanalyse, continue-t-il, c'est de nous débarrasser et du réel et du symptôme* ». Donc aller dans le sens d'un discours qui se réclame du sens et qui par conséquent ferait dans le même moment disparaître à la fois le symptôme et le réel, c'est-à-dire le bébé avec l'eau du bain. C'est ça qu'on demande à la psychanalyse. Et c'est au nom de ça qu'on la demande, là où on la demande. On ne la demande plus tellement maintenant mais à l'époque à l'université et dans les lieux de soins.

« *Si elle a du succès dans cette demande* », la psychanalyse, « *on peut s'attendre à tout, à savoir à un retour de la vraie religion qui, comme vous le savez, n'a pas l'air de déperir. Elle n'est pas folle la vraie religion, tous les espoirs lui sont bons, si je puis dire, elle les sanctifie* », la religion sanctifie les espoirs, et ce terme d'espoir est très important dans la pensée de Lacan. Pour le remarquer il faut se rappeler tous les passages où Lacan dit qu'il n'y a rien à espérer, rien à attendre, et essaie de porter ce non-espoir comme quelque chose qui affirme le statut d'un manque qui rende possible un désir. Donc l'espoir qui serait porté par la religion ne serait pas le même que celui qui serait porté par la psychanalyse. mais « *si la psychanalyse réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié* ». On ne peut pas être plus clair. « *Elle ne doit pas s'en épater, c'est le destin de la vérité telle qu'elle-même le pose au principe, la vérité s'oublie* » justement parce que c'est la vérité. Elle est faite pour être oubliée.

Donc « *tout dépend de si le réel insiste* ». Je continue à lire le passage. Vous entendez bien dans ces phrases que, quand Lacan dit que la vérité est mi-dite, c'est pas une petite phrase comme ça, on ne dit jamais ce qu'il faut, etc ; c'est la barre

du réel sur la vérité. C'est justement préserver la vérité dans une dimension d'énonciation, du dire, et pas dans une dimension de savoir. Le savoir n'est pas mi-dit. On sait ou on ne sait pas. Donc tout dépend de si le réel insiste, il faut que la psychanalyse échoue. Échoue à quoi ? À être la psychanalyse ? Mais quelle idée se fait-on de la psychanalyse si Lacan dit qu'il faut que la psychanalyse échoue ? Je ne sais pas si vous avez une réponse, mais pour que ce ne soit pas une tautologie qui nous embarrasse, je ne vois pas d'autre moyen – il y en a sûrement plusieurs – que de se demander : qu'est-ce que la psychanalyse ?

Donc ne pas savoir ce qu'est la psychanalyse, au sens où on ne sait pas ce que c'est que l'inconscient, mais si on n'oublie pas que la psychanalyse a un lien avec la vérité donc avec le dire, et pour que l'inconscient soit préservé parce que c'est ce dont il s'agit, la psychanalyse serait le gardien de l'inconscient, eh bien « *il faut que la psychanalyse échoue. Il faut reconnaître qu'elle en prend la voie. Elle a donc encore de bonnes chances de rester un symptôme, de croître et de se multiplier* ». Vous voyez ce que je vous disais tout à l'heure c'est assez intrinsèque à la pensée de Lacan.

Dans le même texte, la même référence et la même continuité on trouve : de quoi est capable la psychanalyse concernant quoi ? Concernant ce qu'elle peut exorciser. Vous verrez pourquoi j'emploie l'expression, parce qu'il y a chez Lacan comme chez Freud, de façon forte, je crois, mais de façon différente, l'idée que de la même façon que la psychanalyse pourrait être un remède contre l'illusion et contre le malaise dans la civilisation ne serait-ce qu'en nous permettant de l'identifier et de le nommer, il y a chez Lacan non pas l'idée que la psychanalyse est un progrès parce que la notion de progrès on a beaucoup de mal à la penser en dehors de la linéarité – trajet historique aller d'un point à un autre – il s'agit bien au contraire, de nous prémunir contre quelque chose, par exemple de substantifier le grand Autre, d'en faire un maître, un dieu, et que par rapport à ça la psychanalyse ait valeur d'exorcisme. Pour Lacan qui savait le poids des mots ce n'est pas rien ; je ne sais pas si vous avez vu le film l'Exorciste : la petite fille

n'est exorcisée qu'à condition que le père soit lui habité par le diable, ce n'est pas sans rapport avec la façon dont Lacan interroge la pratique analytique.

« *Le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse – je cite Lacan – c'est que le déchiffrement se résume...* ». Lacan est en train de développer, il s'interroge sur une économie de l'interprétation, on va appeler ça comme ça, et je dirais volontiers que le symptôme de Lacan c'est de développer ou de s'en tenir à une certaine économie de l'interprétation, puisqu'il faut bien interpréter pour que l'inconscient soit reconnu. S'il n'y a plus rien à interpréter, plus d'équivoque, c'est *Finnegan's wake*, « désabonné de l'inconscient », mais comment œuvrer dans cette économie pour que l'interprétation n'efface pas l'inconscient ? Du coup je vais employer l'expression que je n'avais pas encore employée, le sujet de l'inconscient. Parce que l'inconscient après tout on s'en fout. Ce qui compte c'est le sujet de l'inconscient quelle que soit la difficulté qu'on ait à le penser.

La psychanalyse serait capable d'exorcisme. Entendez bien que Lacan dit ça à Rome, après avoir visité le Vatican. On est complètement dans l'affaire. « *Le déchiffrement se résume à ce qui fait le chiffre, à ce qui fait que le symptôme c'est quelque chose qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel et qu'aller à l'apprivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est là par quoi le terrain est gagné qui sépare le symptôme* » d'autre chose, et là on voit que Lacan introduit l'équivoque qui est une de ses théories de l'interprétation, il y en a plusieurs.

Quand on entend des collègues, j'en entends moi-même, dire que l'interprétation tourne autour du signifiant manquant, du signifiant qui manque, c'est pas tout à fait ça. Si un signifiant qui manquait réapparaît, bien sûr ça permet de faire résonner l'inconscient etc, mais très profondément pour Lacan, c'est d'ailleurs ça qu'il reproche à Joyce, c'est l'équivoque à ce moment-là qui est le cœur de l'interprétation, faire vaciller le signifiant ; équivoquer, ne plus savoir qui parle, qui parle à qui, et qu'est-ce qui est dit. Il y a un certain nombre de développements de Lacan sur cette notion d'équivoque.

Je vais juste terminer ces lectures avec vous de quelques passages de la Troisième, je garderai les autres textes pour une autre fois. C'est un peu plus loin, il parle de la jouissance de l'Autre qui ne pourrait exister que par l'intermédiaire de la parole, et « *c'est à partir de là que l'on saisit ce qu'il y a de plus vivant ou de plus mort dans le langage* », c'est une énigme ! « *à savoir la lettre. C'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel* ».

Si on entend bien, accès au réel et accès à l'inconscient ce sont deux choses différentes. On peut essayer intellectuellement de dire : l'accès au réel, c'est l'accès au réel de l'inconscient. Mais il faut éviter cette facilité d'effet rhétorique. Lacan maintient et porte tout ce qu'il a dit de l'inconscient et de sa nécessité d'ouverture, mais ce à quoi il faut préserver l'accès, c'est au réel. Alors quelles sont les relations, les difficultés et les différences entre le réel et l'inconscient ? J'ai commencé à poser quelque chose mais vous voyez bien que c'est assez problématique.

Bon je vais m'arrêter là aujourd'hui, ça fait assez longtemps que je parle.

Je voulais terminer sur une référence que j'ai déjà donnée tout à l'heure, c'est cette affirmation de Lacan s'interrogeant sur ce qui le pousse à parler et à continuer ses séminaires, c'est, dit-il, son surmoi. C'est étonnant de la part de quelqu'un qui a défini le surmoi comme l'impératif de la jouissance. C'est une définition à laquelle il tient, c'est curieux que ce soit ça qui lui revienne sous la forme d'un commandement, d'une nécessité de transmettre ce qu'il nous a transmis, et ça aussi c'est quelque chose du symptôme de Lacan qu'il nous a légué, et dont nous essayons de parler. Je vous remercie.

Ch. M. – C'est à chaque fois pour moi un grand plaisir de bénéficier de ce qu'il est légitime d'appeler une "leçon " de psychanalyse. Ce n'est pas fréquent. Ce n'est pas seulement la rareté qui le rend agréable mais c'est évidemment l'enjeu qui à cette occasion se déploie. Je ne vais pas là ce soir insister sur ce que tu as

ouvert. Je vais peut-être raconter une très mince anecdote récemment vécue concernant la nature de l'inconscient.

7 heures du matin. Le taxi qui s'engage dans la rue qui mène à mon bureau, la rue des Archives, en croisant la rue de Rivoli et les 100 premiers mètres de la rue sont occupés par des bars, cafés et restaurants dédiés aux homosexuels hard. Sur l'un des trottoirs, des terrasses et un dais lumineux qui éclaire le trottoir, et des guirlandes lumineuses. On était fin septembre début octobre. Le chauffeur de taxi me dit : ici, ils ont déjà commencé les décorations pour Noël. Et, sans savoir ce que je dis je lui réponds : ici c'est Noël tous les jours. Aucun de nous, ni lui ni moi, n'avons entendu ce qui a pu se dire. À supposer que le passager du taxi s'interroge : qu'est-ce que c'est que cet échange ? et qu'il entend que la zone qu'ils ont traversée, le passager qui a dit qu'ici c'est Noël tous les jours a dit – c'est un peu plat mais l'inconscient n'est pas toujours spirituel - c'est la zone du « no-elle ». Nous étions dans la zone du no-elle. Autrement dit sans l'avoir voulu ni cherché nous avons affirmé une solidarité, lui et moi. Nous savions, nous étions supposés savoir que la virilité ne pouvait pas se dispenser de "elle", mais nous avons quand même levé une impasse étrange et qui est que quand je m'adresse à autrui je m'adresse toujours quel que soit son sexe, à un autre. C'est bien là que commence le problème, quel que soit son sexe.

Et là nous avons réussi à substituer à l'homosexualité un goût pour l'hétéro qui cependant ne nous différenciait pas lui et moi, sans savoir qui parlait, sans savoir qui émettait ce genre de connerie.

Ceci simplement pour poser l'idée que pour Lacan ce qui faisait symptôme c'était justement sa solitude c'est-à-dire de ne pas trouver de semblable, et sa passion de l'enseignement était peut-être liée à cette idée que si la psychanalyse avait à résoudre un symptôme c'était celui du culte du symptôme, pas tant le symptôme lui-même. C'est-à-dire il y a de *l'hétéros*. Mais qu'est-ce qu'on en fait ?

On ne se rassemble que sur le culte du symptôme, c'est-à-dire la préservation de l'impossible, le culte de l'impossible.

C'est abominable l'inconscient, puisque cela veut dire que quand je parle, c'est comme l'anecdote que je viens de raconter, je ne sais pas ce que je dis, je me trompe dans ce que je dis, je me trompe sur mon interlocuteur. Comment dans un tel dispositif arrive-t-on néanmoins à coexister voire à échanger, on se demande comment. Si tant est que ça dure, il n'est pas assuré que ça puisse durer. Il semble que ce soit un processus de précarité.

Ce que tout au long de ton exposé tu as très bien fait ressortir à propos de cette question de l'échec/réussite, la réussite de la psychanalyse est-ce son échec ? Son échec, c'est-à-dire la préservation du réel, non, sa réussite comme garant de la jouissance, d'une possibilité de la jouissance, mais dans ce cas-là est-elle contribution au culte du symptôme ou à la fatalité du symptôme ? Le symptôme, nous pouvons, à l'occasion de ce que tu nous as si admirablement présenté, retenir que c'est le culte de l'insatisfaction sexuelle.

Donc, pour poser un tout petit caillou au départ de ce qui est en train de se développer cette année, l'exemple donné par Lacan à la fois dans son mode d'interprétation et dans sa vie même, c'est-à-dire la récusation, la dénonciation permanente, voire le fait de tourner en ridicule cette pusillanimité devant le risque d'accomplissement de la jouissance, d'une réussite de la jouissance. Préservation permanente de ce qui effectivement pourrait être une catastrophe, une catastrophe psychique. Avec la question que je me permettrai de reprendre : qu'est-ce qui lui faisait penser que à cette impasse il y avait une réponse par la passe ? En tous cas ça figure dans ses spéculations.

Quant à ses interprétations, j'ai maintes fois essayé d'interroger mes copains sur la façon dont ils avaient entendu Lacan pendant la cure. Réponse ? Jamais je n'ai pu obtenir de réponse.

Moi, je n'ai pas eu la chance d'en bénéficier, je suis un orphelin de l'interprétation lacanienne mais il y a sûrement... je n'ai jamais entendu un analysant de Lacan faire valoir l'interprétation qui aurait été clef et décisive dans sa cure, moi-même si ce n'est la façon que l'on connaît d'arrêter au moment supposé où c'est de

l'Autre que la formulation de l'analysant, il aurait à entendre depuis le lieu de l'Autre ce qu'il aurait lui-même à entendre ce qui animait son propos. Autrement dit, moi je ne t'interprète rien du tout, mais écoute là ce qui te fait parler. Écoute-le, entends-le.

Tu voulais dire quelque chose ? Il y a un petit livre qui est paru et que certains d'entre vous ont dû regarder. Il est petit et n'a pas beaucoup de pages, ça encourage évidemment, qui est le récit de son analyse par une dame que je connais parce qu'elle est ma voisine, elle habite l'immeuble voisin du mien.

Ça s'appelle *Pourquoi Lacan ?* C'est superbe ! Elle raconte très bien qu'elle est entrée dans l'analyse avec un symptôme, et son symptôme c'est qu'elle a toujours été investie comme le fils aîné du père, ce qui finalement lui a donné dans l'existence une certaine solidité, qui se perçoit très bien dans le texte, ça permet de tenir dans les vagues, et donc elle raconte sa cure et quand sa cure est terminée il apparaît de façon évidente qu'elle a effectivement gagné. Gagné quoi ? Elle est devenue le fils aîné de Lacan ! Ça c'est chouette ! et elle cite assez innocemment quelques interventions de Lacan où de façon évidente il essaie de la décaler de ce genre de retrouvaille, d'accomplissement, évidemment sans aucune efficacité. Alors qu'est-ce que nous allons dire : échec de la cure ? Réussite de la cure ? Ce n'est pas évident, hein ?

P. G. – On peut continuer ce dialogue. Je n'ai effectivement pas le souvenir d'une interprétation décisive au sens où tu le disais de Lacan. Par contre j'ai le souvenir de son usage de l'équivoque au sens où ça faisait résonner le signifiant, charge à moi d'en faire quelque chose, c'est-à-dire que rien n'était joué d'avance mais au moins ça vacillait même si Lacan ne disait pas ce qu'il aurait fallu entendre. J'en ai beaucoup d'exemples. Ça renverrait à la question qui est pourquoi cette dame n'a rien voulu entendre.

Ch.M. –Puisque tu nous fais cette confiance je t'en dois une en retour.

La seule « interprétation » entre guillemets que j'ai eue de Lacan c'était en dehors du divan au moment où je passais le long de sa cheminée sur laquelle il y avait un vase ventru, vernissé, manifestement chinois, et où j'ai dû frôler le vase d'un peu près et où il m'a dit : « vous n'allez tout de même pas casser un vase qui a 2.000 ans ». Hein, ça vous frappe ça, n'est-ce pas. C'est comme ça, je ne l'ai pas cassé, et même là, j'ai rien cassé du tout !

Malgré l'heure avancée, avez-vous quelques remarques ? Tout va bien, on peut rentrer tranquille ? Alors à la prochaine fois.

Transcription de Denise Sainte Fare Garnot, relue par Nathalie Delafond.